

« DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR »

MONNAIE ET FINANCES DE LA RUSSIE AU XVIII^e SIÈCLE

JEAN-MARIE THIVEAUD,

CONSEILLER HISTORIQUE, CAISSE DES DÉPÔTS ET CONSIGNATIONS

Avec son *Europe in the Russian Mirror*, Alexander Gerschenkron nous a donné naguère une passionnante étude sur l'histoire économique de la Russie¹. Prenant le contrepied des vieilles thèses de Max Weber, il montre brillamment la singularité des conceptions et des pratiques économiques nées, en Russie, après le Raskol, dans les cercles des Vieux-Croyants et qui sous-tendent l'évolution du capitalisme industriel au XIX^e siècle². Appliquant à l'histoire des nations sa notion pénétrante de l'*Economic Backwardness*, Gerschenkron souligne à quel point il n'y a pas eu dans l'histoire de l'Occident une figure universelle, un modèle unique ou privilégié de développement, comme l'historiographie, et en économie tout spécialement, veut nous le faire croire trop souvent. La doctrine de Max Weber, par exemple, alliant capitalisme et calvinisme ne résiste guère à une bonne investigation comparatiste, en Russie comme

183

¹ Alexander Gerschenkron, *Europe in the Russian Mirror*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970.

² Mouvement de dissidence religieuse, de type millénariste, le Raskol se développe à partir du milieu du XVII^e siècle et fleurit jusqu'à la fin du XIX^e siècle, avec le comte Tolstoï notamment, dans une très grande diversité de forme et d'expression. Les membres de ce mouvement, aux innombrables sectes, sont désignés sous le nom générique de Vieux-Croyants. Ils ont fait l'objet de multiples études du point de vue de l'histoire, de la sociologie des religions et de la psychologie, voire de la psychopathologie, eu égard à leurs pratiques excessives. L'une des sectes, très répandue en Europe centrale jusqu'en 1914, les Skopyzi, pratiquaient la castration rituelle. Ils s'employaient souvent comme caissiers et leur communauté était très riche. Comme on l'observe dans la plupart des expériences sectaires, ces groupes ont constitué le plus souvent autant d'unités économiques très performantes. Sur le sujet, outre A. Gerschenkron, voir par exemple, Pierre Pascal, *Avvankum* et les débuts du Raskol, 2^e ed. Paris-La Haye, Mouton, 1963. Kovalevski, *le Raskol et son rôle dans le développement de la Russie* : in *Archives de sociologie des religions*, n° 1, janvier-juin 1957. L'ouvrage imposant d'Anatole Leroy-Beaulieu, publié en 1881-1888 et récemment réédité, constitue une mine d'informations non seulement sur le Raskol mais sur l'histoire, la politique et l'économie de la Russie. A. Leroy-Beaulieu, *L'Empire des tsars et les Russes*, reprint, Paris-Lausanne, *l'Age d'Homme*, 1983, 3 vol.

Sur l'histoire des finances russes, voir par exemple : Jean de Bloch, *Les Finances de la Russie au XIX^e siècle*, Paris, Paul Dupont, 1899, 2 t. ; Bertrand Gille, *Histoire économique et sociale de la Russie, du Moyen Age au XX^e siècle*, Paris, Payot, 1949 ; sur la question des assignats, l'ouvrage le plus récent est celui de Kalus Heller, *Die Geld und Kreditpolitik des russischen Reiches in des Zeit der Assignaten (1768-1839/43)*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1983.

ailleurs, pas plus que ne subsistent à la confrontation des expériences dans l'espace et le temps les faciles étiquettes du mercantilisme ou du socialisme étatique d'un Colbert ou d'un Pierre-le-Grand.

Au gré de nos multiples parcours dans l'histoire des finances, en Europe et en France, je suis, pour ma part, de plus en plus convaincu de la grande diversité de ces cultures de l'argent échafaudées dans chaque pays, au fil du temps, de ces longues imprégnations des mentalités collectives qui traversent les siècles et que repèrent si bien aujourd'hui nos économistes lorsqu'ils évoquent les « frictions systémiques ».

Le survol des finances russes au XVIII^e siècle, que nous avons opéré depuis deux ans, renforce cette impression³. Le caractère étrange, parfois déconcertant, de la situation strictement contemporaine décrite dans le dossier de ce numéro de la REF, semblerait donc, avec le recul des siècles, comme un trait constant.

« Rien de plus curieux ni de plus instructif que l'histoire du papier-monnaie en Russie ; elle nous offre le contrepied des principes sur lesquels peut s'asseoir un crédit sérieux : l'audace des entreprises le dispute à la facilité avec laquelle les engagements les plus solennels se trouvent désertés. »⁴

Cette remarque de M. Wolowski, éminent économiste et monétariste français, fut rédigée sous le Second Empire et force est de constater, en examinant les finances de la Russie au XVIII^e siècle, que nous éprouvons souvent ce sentiment d'Alice au retour du pays des merveilles : *Ob, I've had such a curious dream*. Comme si, en parodiant le grand Gerschenkron, l'Europe financière des Lumières était alors passée de l'autre côté du miroir russe pour y subir une stupéfiante transfiguration.

La fascination de l'Occident avait ébranlé les dernières années d'Ivan IV le Terrible qui était mort dans le songe dément d'épouser Elizabeth d'Angleterre. Cette passion obsédante favorisa ainsi les premiers échanges commerciaux avec les Anglais. Mais la Russie, à la fin du XVI^e siècle, demeurait dans une sorte de vide financier et monétaire que la longue période troublée des « faux tsars » prolongea en épuisant les ressources intérieures, notamment les réserves du Clergé, seul véritable détenteur de capitaux dans l'Empire.

Ignorant toute monnaie d'or, la Russie utilisait l'argent et surtout, comme tous les pays du Nord, le cuivre. Les mutations autoritaires ont, à plusieurs reprises dans la période des Troubles, ramené la valeur de l'argent en dessous de celle du bronze et du cuivre. L'avènement des Romanov ne modifia pas le cours régulier de ces dépréciations ni le galop de l'inflation.

³ J'ai tiré profit des recherches conduites au sein de la Mission des travaux historiques de la Caisse des dépôts, en 1991 et 1992, notamment par Véronique Lasalle. J'y ai ajouté les découvertes de manuscrits inédits aux Archives du ministère des Affaires étrangères, réalisées par mon fils Emmanuel. Que chacun soit ici remercié.

⁴ M.L. Wolowski, « Les finances de la Russie », in *Revue des Deux Mondes*, janvier 1864, pp. 431-452.

A la fin du règne d'Alexis Mikhaïlowitch, vers 1690, on ne trouvait plus sur le marché que des kopecks et des demi-kopecks d'argent, des deniers effacés et rognés ; les pièces de la valeur des roubles et des « altines » avaient presque totalement disparu de la circulation. La monnaie de cuivre avait été retirée et la pénurie d'argent avait contraint le Trésor à émettre de la monnaie de bronze. La pénurie de numéraire était telle que dans certaines régions les populations avaient coupé les deniers en deux, voire en trois morceaux, pour permettre la poursuite des échanges sur les marchés locaux ; dans certaines villes, même, des jetons de cuir avait remplacé le billon⁵.

Pourtant, au long du xvii^e siècle, soit au travers du soutien extérieur aux usurpateurs, soit par le fait des guerres aux frontières, la Russie s'ouvre malgré tout, sinon malgré elle, à l'influence étrangère, au commerce des Hollandais et des Allemands, aux pratiques financières suédoises, anglaises ou même italiennes, avec les jésuites, agents du Vatican.

PIERRE LE GRAND, LEIBNITZ ET DES KOPECKS

A l'intérieur, sur fond d'Apocalypse et de mysticisme violent, le mouvement raskolnik se répand et il identifie volontiers salut et prospérité, puritanisme religieux et vertu économique, attendant la fin du monde en fondant de profitables entreprises. Ainsi, quoique très en retard sur les mouvements économiques et financiers de l'Occident, la Russie était prête pour la réforme lors de l'accession au trône de Pierre-le-Grand.

L'historiographie a commodément rangé le règne de Pierre I^{er} sous la double étiquette de l'étatisme et du mercantilisme, à l'image de Louis XIV et Colbert. Au fond et en dépit des retards d'un empire dont il veut hâter la « débarbarisation », la situation du Tsar, en 1694, est plutôt plus favorable que celle des monarques européens. Ces derniers pataugent englués dans les guerres et, tandis que les armées de France ou d'Angleterre épuisent les ressources financières de ces grandes nations, le jeune tsar peut aller visiter l'Europe pour parfaire son instruction. Chacun connaît l'attentive curiosité de Pierre pour l'Occident, ses voyages répétés, l'influence de ses familiers issus de l'ensemble des pays européens.

Comme les autres princes et depuis longtemps, il sait que la monnaie est l'instrument le mieux capable d'offrir au gouvernement les sommes immédiatement nécessaires au pouvoir et à la guerre, au risque, s'il le faut, de brusques mutations arbitraires. En Russie, cette pratique est coutumière et

⁵ La monnaie, qui ne créait jusqu'alors des pièces d'argent que pour des sommes annuelles de 200 000 à 500 000 roubles, émet pour la seule année 1700 une somme totale de 1 992 877 roubles, 2 359 887 l'année suivante et pour 4 534 197 roubles en 1702. Cf. A. Tiran, « Rouble argent, rouble papier, rouble or. La dynamique monétaire en Russie au xix^e siècle : entre prince et marché », in Cahiers Monnaie et Finance, Lyon, 1991.

les souverains soumettent la monnaie à ce que l'on nomme officiellement des « détériorations ». S'il opère deux grandes dévaluations au début de son règne, en 1698 et 1711, Pierre n'ignore pas les conséquences préjudiciables de tels actes qui sont toujours aux dépens de l'Etat et se répercutent non seulement sur les échanges avec l'étranger mais encore sur la hausse des prix intérieurs. Une habitude séculaire, en Russie comme ailleurs, avait démontré ces risques et Leibniz qui s'enthousiasme alors pour « le nouveau Jean-Baptiste » des missions de Chine n'a pas besoin, sur ce sujet, d'offrir au jeune tsar le secours de ses lumières ⁶.

Le rétablissement des finances et la prospérité du pays exigeaient, à l'évidence, une stricte régulation et une augmentation de la masse monétaire en circulation. Dès 1700, le Tsar ordonne la frappe de deniers, demis et quarts de deniers en cuivre, d'écus d'or, de demis et quarts de roubles-argent, de pièces de 10 kopecks d'argent. Pierre-le-Grand laisse toutefois le monnayage libre mais en imposant la référence à l'unité de compte fixée par l'Etat, le rouble-argent, qui est désormais l'unité de compte et la monnaie de paiement.

Encouragé cependant par l'accueil favorable à la monnaie de cuivre, Pierre songe, plus tard, à créer une unité de change autonome, suffisamment forte pour suppléer directement au manque d'argent. Un oukaze de 1723 ordonnera de « présenter aux offices de la Monnaie les kopecks en cuivre d'ancienne émission, lesquels devront être employés à frapper des pièces de 5 kopecks d'une valeur de 40 roubles-argent dans un poud de poids (*unité de poids équivalent à 16,38 kg*) de cuivre ». Cette même année on frappera pour 500 000 roubles de pièces de 5 kopeks en cuivre ⁷.

Ces réformes monétaires furent accompagnées de mesures autoritaires visant, en parallèle, à accroître la masse de métal en circulation : la thésaurisation fut interdite et les délations encouragées ; les industriels furent contraints de déclarer leur fortune ; les sorties d'or définitivement interdites à partir de 1719 et cette restriction fut étendue, en 1721, aux métaux bruts, sous peine de mort. Le gouvernement engagea simultanément un grand programme de prospection minière à travers l'Empire, qui ne porta vraiment ses plus beaux fruits qu'après la mort de Pierre, avec la découverte, en 1728, des mines sibériennes de Kolivan.

En revanche, en 1723, les métaux précieux ou les espèces étrangères furent exemptés de droits de douane à l'entrée en Russie.

⁶ W. Leibniz, in *Historisch-Politische und staatswissenschaftliche Schriften*, VIII, 3, cité par Y. Belaval, *Leibniz*, Paris, Vrin, 1962.

⁷ Au total cette opération était très profitable au gouvernement : le rapport cuivre/argent sur le marché étant de 1 à 62, une livre de cuivre (400 g) dont la valeur marchande était de 12 kopecks-argent fournissait 10 roubles de pièces de cuivre en valeur nominale. Cf. M. Laran et J. Saussay, *La Russie ancienne*, Paris, Masson, 1975, et N.P. Pavlov-Sil'vanskij, *Les Projets de réformes dans les mémoires des contemporains de Pierre-le-Grand*, Saint-Petersbourg, 1897.

Il n'est pas inutile de souligner que ces mesures autoritaires en matière monétaire furent prises dans la seconde partie du règne de Pierre I^{er}, ce champion « de l'étatisme militaire », période caractérisée par une politique économique dont l'historiographie a toujours célébré la tonalité « libérale ». Ce trait montre, une fois encore, la relativité réductrice de toutes ces étiquettes, et plus encore dans les domaines financiers où, sous la pression des événements, toute prétention théorique cède le pas à la pratique.

Dans la Russie de 1698 à 1714, en effet, la constitution d'une puissante armée, le rétablissement d'une balance commerciale déficitaire, réclamaient la mise en place d'une base industrielle solide mais devant l'incompétence technique du peuple russe et surtout face au manque de numéraire, l'Etat dut lui-même créer ses manufactures en puisant dans ses propres coffres et en faisant appel aux étrangers. Cette politique, réputée étatique et mercantiliste, s'accrut avec l'accroissement constant des besoins financiers de l'Etat, liés d'une part au perfectionnement et à la complexité extensive de l'administration, et d'autre part à une politique extérieure et militaire très onéreuse. Selon une logique à peu près identique à celle que suivent la France et l'Angleterre au même moment, la faiblesse de la masse monétaire obligea donc le Tsar à s'introduire autoritairement dans les circuits économiques pour y retenir l'argent.

A partir de 1714, la fin de la guerre du Nord et l'ouverture des ports de la Baltique offrent de nouvelles possibilités au commerce extérieur. Le retour de la paix s'accompagne donc, presque automatiquement, d'un ordre financier moins contraignant et d'une diminution de l'emprise de l'Etat sur l'économie. L'Etat ne joue plus qu'un simple rôle de régulation, surveillant l'activité du pays et assurant sa protection à la production nationale.

Toutefois, en dépit des immenses progrès, la Russie rénovée restait encore à l'écart du commerce mondial et l'enrichissement du pays inférieur à l'accroissement des besoins financiers de l'Etat. L'absence de numéraire rendait impossible toute organisation bancaire et tout appel au crédit public. Malgré des différences structurelles considérables, notamment en matière commerciale et financière, un motif semblable avait présidé, en 1694, à la naissance de la Banque d'Angleterre, tandis que la France sombrait, harassée par les guerres.

La Russie, métamorphosée par la force du Tsar dans ses structures et paradoxalement revivifiée, dans son intimité, par les querelles de religion, participe ainsi activement au débat qui occupe l'Occident sur les mérites et les vices de la monnaie fiduciaire.

Cette attitude semble plutôt inattendue tant étaient encore présentes dans les mémoires des Russes les conséquences terribles de la crise financière de 1654, lorsque le gouvernement en plein désarroi, au sortir des Troubles, avait déjà imaginé une sorte de monnaie fiduciaire, sous la forme de pièces de

cuivre ayant légalement la valeur de l'argent ; une loi donna bientôt à cette monnaie seule cours légal : l'échange de la monnaie d'argent était obligatoire. Mais l'argent ne tarda pas à fuir devant le cuivre et l'expérience se solda, en 1662, par un énorme krach et un endettement colossal de la classe paysanne en particulier, foyer des Vieux-Croyants.

Sans doute, aussi, l'expérience suédoise de la même période avait-elle été examinée soigneusement par ses voisins et ennemis russes, lorsqu'entre 1661 et 1664 la Banque de Stockholm émit les premiers billets de banque, pratique reprise, et cette fois avec succès, par la Banque de Suède, à la fin du siècle, au moment du premier conflit avec Pierre-le-Grand.

JOHN LAW : LE MODÈLE RÊVÉ

Cet intérêt pour la monnaie fiduciaire devait être suffisamment partagé dans les milieux éclairés moscovites et à l'intérieur même de la Cour pour qu'un industriel, D. Voronov, de retour de l'étranger, en 1712, ait proposé à Pierre I^{er} de créer une monnaie en bois, en fondant son argumentation précisément sur une plus grande solidité que le papier. Il suggérait une émission de pièces en bois pour 5 millions de roubles que l'on pourrait retirer de la circulation — et brûler utilement — au bout de cinquante ans, quand le gouvernement aurait accumulé suffisamment d'argent grâce à l'essor du commerce et de l'industrie.

Les opérations de Law, en France, suscitèrent la curiosité puis soulevèrent le plus vif intérêt chez ses contemporains russes et chez le Tsar, en particulier. Pierre, lors de son second voyage, aurait, dit-on, rencontré Law chez le Régent et il avait pu, en tout cas, comparer les mérites respectifs du Système et de la Banque d'Angleterre.

Mais ces innovations financières passionnaient aussi princes et courtisans, à Saint-Petersbourg ou dans leurs voyages d'études ou d'affaires. L'apologiste le plus militant des méthodes de Law fut, sans doute, le prince Ivan Scerbatov, membre d'une noble et puissante famille russe, qui fit un long séjour en Angleterre où il étudia les sciences mathématiques. Fin lettré, maîtrisant impeccablement le latin, l'anglais et le français, très au fait de la politique européenne et du négoce international, il observa l'évolution du Système depuis l'Angleterre et fut l'introducteur en Russie des idées de John Law et le traducteur en russe de certains de ses ouvrages⁸.

Ivan Scerbatov soumit au Tsar ses propres interprétations, par un

⁸ *Opinions du prince I.A. Scerbatov concernant la création des banques et du papier-monnaie pour développer le commerce en Russie, au tsar Pierre I^{er}, sous la forme d'un projet d'introduction de banques et du papier-monnaie afin de développer le commerce en Russie. Cité dans l'article de S.M. Troïckij, « Le "système" de John Law et ses continuateurs russes », in La Russie et l'Europe XVI^e-XX^e siècle. Ecole pratique des hautes études, Sorbonne, Institut d'histoire universelle de l'Académie des sciences de l'URSS, Paris-Moscou, 1970.*

mémoire, en juin 1720. Dans sa dédicace, il écrit ainsi : « Monsieur Ljaus (*sic*), célèbre ministre en France, a trouvé un merveilleux moyen grâce auquel les revenus de l'Etat et le commerce en France se sont améliorés... Grâce à la création de la banque et de la société commerciale on constate en France un accroissement de la circulation de la monnaie et des dépenses des marchandises. »

Les « Opinions » du jeune prince, alors âgé de vingt-quatre ans, sont exposées en trois sections : de la nécessité de fonder en Russie des banques, du papier-monnaie ; de l'introduction et l'organisation d'une compagnie commerciale ; exposé rapide des vues de Law sur le rôle de la monnaie et du commerce, en tant que source de la richesse publique.

Pour Scerbatov, le meilleur moyen d'augmenter la circulation monétaire en Russie, et partant les revenus de l'Etat, passe par la création d'une banque qui faciliterait le développement du commerce. La monnaie-papier remplacerait progressivement les pièces d'argent qui devraient être placées dans cette banque également chargée de recevoir les dépôts des particuliers. La monnaie métallique et les métaux précieux ainsi accumulés serviraient de couverture au papier-monnaie, lui-même échangé contre la monnaie-métallique. Il serait interdit aux sujets de l'Empire de conserver par-devers eux de la monnaie métallique pour un montant supérieur à 100 roubles.

Le jeune prince apportait en outre une attention spéciale au développement des échanges commerciaux et proposait la création d'une compagnie commerciale, sous la forme d'une société par actions dont le capital devait être formé des apports des actionnaires qui échangeraient leurs espèces métalliques contre des actions de la « banque ». Cette compagnie, selon le même principe utopisant qui gouvernait à cette époque la Compagnie du Mississipi ou la South Sea Company, irait chercher fortune dans le lointain Orient, entre la Perse et la Chine. En vérité, toutes ses recommandations étaient la stricte reproduction du modèle de Law lors de la création de sa Banque et de la Compagnie des Indes.

Scerbatov s'affichait, au reste, clairement comme disciple de John Law. Défenseur du dogme de la balance commerciale, l'argent étant pour lui la principale source de richesse, il se proposait d'en augmenter la quantité en développant le commerce extérieur. A ses yeux, seule la création d'une banque, l'émission de billets et la création d'une compagnie commerciale, facilitant la croissance du commerce international, permettraient d'augmenter la quantité de monnaie en Russie.

Si nous ignorons quel accueil Pierre I^{er} réserva aux plans de Scerbatov, nous savons qu'il reçut en mains propres la traduction du *Money and Trade* de Law, exécutée par le prince. L'ouvrage traduit ne parvint cependant au Tsar qu'en septembre ou octobre 1720, date à partir de laquelle le « système Law » commença de décliner en France.

Mais Pierre I^{er} était déjà très informé par ses agents en France et demeurait très impressionné par l'efficacité du Système et surtout par les premiers gros bénéfices réalisés par la Compagnie. La faillite de Law, dont il suivit l'évolution régulière par ses informateurs, n'altéra pas la considération qu'il avait pour son créateur et en janvier 1721, il ordonna qu'on invitât Law en Russie, au prix des avances les plus alléchantes. Au gré d'un ordre en onze articles, il promettait à Law un nouvel Eldorado russe pour se refaire. Il jouirait du titre de prince non seulement en Russie mais dans l'Empire germanique, de Grand Maréchal de la Cour, de Conseiller secret d'Etat et de président (on ne sait pas de quoi). Law et ses descendants garderaient la liberté de leur confusion, l'autorité de justice sur les étrangers. Les promesses concrètes n'étaient pas moins fabuleuses : principauté héréditaire avec droit d'établir une ville, la direction des affaires minières de l'Empire, de la Compagnie de Perse et, « au cas où le sieur Law désirerait construire des villes et des villages dans la fertile Russie orientale, proche de la mer Caspienne et les peupler d'étrangers, afin d'y développer des usines et des fabriques ou encore l'agriculture dans ces terres en friche, Sa Majesté le Tsar lui céderait toute la région, sous certaines conditions... ». Les derniers articles tenaient compte de la situation précaire de l'Écossais et proposaient, si Law était empêché, les mêmes avantages à ses « fils et gendres » ou même, si ni Law ni les siens ne voulaient venir en Russie, qu'ils fassent connaître « comment Sa Majesté le Tsar pourrait, dans toute autre affaire, lui marquer son intérêt et le faire bénéficier de ses honneurs ».

Malheureusement, le messager du Tsar arriva trop tard, Law avait déjà quitté la France.

Cette générosité apparemment extravagante du Tsar s'explique en partie par l'intérêt que Law avait marqué à nouer des liens économiques entre la France et la Russie lors de l'exercice de ses fonctions ministérielles. Pierre était attiré par les mesures concrètes que Law avait prises pour développer le commerce extérieur de la France et il espérait profiter de son expérience. Au cours de l'année 1720, le baron Schleinitz, ambassadeur de Russie en France, avait longuement négocié avec Law un projet d'accord franco-russe pour le commerce jusqu'au Japon. Mais John Law mit des bornes modestes à ses rêves de voyage en Orient et préféra finir ses jours à Venise, tenant la banque à une table de pharaon.

CRÉDIT, CONFIANCE ET VIEUX-CROYANTS

L'état délicat des finances russes, alors fortement éprouvées par la guerre du Nord, laisse supposer que la partie des programmes de Law, de Schleinitz et

de Scerbatov concernant l'introduction du papier-monnaie et des banques en Russie, ne fut guère retenue par l'Empereur.

Le Tsar, pourtant, s'intéressait aux mécanismes de la confiance et du crédit et il était conscient des limites d'un accroissement des mesures fiscales pour garantir son financement. L'opposition intérieure, les spécialistes de l'économie en tête, lui reprochaient cette pression constante sur la production et le commerce. Pierre I^{er}, comme ses homologues couronnés en Europe, cherchait remèdes et expédients et l'on connaît, par son journal, cette préoccupation. Avec ce goût bien slave pour le paradoxe, il écrit dans ses carnets, vers 1720 : « Il faudrait inviter ici les bonnes gens qui ont fait banqueroute. »

Pierre I^{er} n'ignorait pas la bonne santé de la monnaie fiduciaire dans certains pays d'Europe, en Suède notamment, mais il restait hostile au remplacement de la monnaie métallique par le papier, car ce dernier n'avait pas de valeur sur le marché intérieur ; le crédit public ne pouvait davantage s'établir dans un pays à faible circulation monétaire. La fin malheureuse de l'expérience Law vint probablement confirmer et renforcer ses préventions. La situation de la Russie était, enfin, bien différente. Pour éponger le flot de sa dette nationale, la France avait eu recours, sous la conduite de Law, à l'émission de billets ; en Russie, pour pallier les insuffisances et les difficultés de la fiscalité, le gouvernement pratiquait depuis longtemps la « détérioration » de la monnaie d'argent et la frappe de pièces de cuivre dont le poids était soumis à des diminutions successives. Les motifs du recours au crédit public étaient bien distincts de ceux des grands pays européens et la Russie conservait encore l'avantage sur les plus puissantes nations d'Europe en ne croûlant pas sous l'endettement.

Les dettes grevaient au contraire les peuples, les artisans et les paysans, victimes à la fois de l'impôt et des mutations monétaires. Cette situation explique l'intervention d'un véritable outsider dans ce débat monétaire. Souvent présenté comme l'un des tout premiers économistes russes, Ivan Possochkov, paysan autodidacte, émule des Vieux-Croyants, apporte un point de vue proche de Scerbatov, sinon de la politique impériale contre laquelle son mouvement est en fréquente rébellion et lui-même en opposition. Les Raskolniks sont nombreux parmi les commerçants et contribuent, dès cette période, à une réflexion économique et financière qui s'organisera et se fortifiera au fil du temps. La prospérité matérielle de leurs groupements évoque immédiatement celles des communautés protestantes européennes et nord-américaines, bien que les fondements de leurs conceptions morales et religieuses soient fort différents. Cette richesse culmine au siècle suivant où le schisme trouve sa force à la bourse. « L'argent est devenu le nerf du raskol ; le rouble a été la grande arme des Raskolniks, pour leur défense comme pour leur propagande. » (A. Leroy-Beaulieu) Ces

positions en matière financière commencent de s'exprimer hautement sous le règne de Pierre-le-Grand.

« Ce qui fait la valeur d'une pièce de monnaie, écrit Possochkov vers 1720, ce n'est pas la matière plus ou moins précieuse qui a été employée pour la confectionner, mais l'image du souverain, exprimée sur ce métal ; c'est la volonté du souverain, exprimée par cette image, d'attribuer à ces morceaux de métal une efficacité telle qu'on l'accepte sans hésiter en retour des choses ayant une valeur réelle dans la vie. Et dès lors la matière dont cette pièce de monnaie est faite importe peu : la volonté du souverain serait d'en attribuer la même valeur à un morceau de cuir, à une feuille de papier, elle suffirait et il en serait ainsi. »⁹

Le principal ouvrage de Possochkov, *Le Livre de la pauvreté et de la richesse*, publié en 1724, un an avant la mort de Pierre-le-Grand, marquera les esprits pour longtemps.

DE DÉTÉRIORATIONS EN DÉVALUATIONS

Les idées de Law laisseront aussi une forte empreinte sur la politique financière en Russie et, dans les années 1730, l'on parle encore du « Système ». Lorsque I.A. Slatter, assesseur de la Chancellerie de la Monnaie, et le vice-président du Collège du commerce, I.I. Melessino, suggèrent d'émettre des billets afin de retirer de la circulation les pièces de cuivre de poids insuffisant, leur projet est rejeté par le gouvernement, car en Russie, « les billets sont non seulement choses extraordinaires et inconnues mais aussi très nuisibles et bien pires que nos pièces de 5 kopecks en cuivre possédant une valeur intrinsèque de cuivre de poids équivalent à 8 roubles pour un poud de cuivre, tandis que les billets ne possèdent aucune valeur intrinsèque ».

Un peu plus tard, en 1744, le Sénat refuse un projet analogue visant à remplacer les pièces de 5 kopecks par des billets, arguant que « les billets seraient bien plus mauvais encore, attendu que les pièces de cuivre ont leur valeur propre de 8 roubles environ le poud, tandis que les billets seraient entièrement dépourvus de valeur aucune »¹⁰.

Les deux années suivantes, plusieurs oukazes permettent d'abaisser progressivement le cours des pièces de 5 kopecks, reçues à 2 kopecks en 1746. En 1755, l'impératrice Elisabeth revient aux traditionnels errements, opère une dévaluation du rouble-argent et ordonne le retrait total des pièces

⁹ Cité, mais sans référence, par Bertrand Gille, op. cit.

¹⁰ Toutes les citations qui précèdent, relatives à John Law et à ses continuateurs, sont empruntées à S.M. Troickij, jam cit.

de 5 kopecks avant leur suppression totale ; en remplacement, elle fait frapper pour plus de 3 millions de roubles de pièces nouvelles de 1 kopeck, de la valeur de 8 roubles au poud. Mais dès l'année suivante la frappe reprend dans le rapport de 26 roubles par poud ; elle se poursuit sous Pierre II, sur le pied de 32 roubles et retombe à 16 roubles sous Catherine II.

Les effets néfastes de ces mutations arbitraires alimentèrent une réflexion durable sur le crédit comme sur la monnaie fiduciaire qui connut une assez lente mise en œuvre pour aboutir à une construction cohérente sous le règne de la Grande Catherine.

Au milieu du xviii^e siècle, la Russie est encore démunie de tout établissement de crédit public ou privé et, ici comme ailleurs en Europe, les excès de l'usure viennent hâter l'organisation que la France attendra encore longtemps. En 1733, cependant, le gouvernement avait érigé un institut central de change et de prêts, que l'on nomme, dans la tradition médiévale maintenue cependant en Angleterre, le « Lombard », mais qui attendra quelques décennies pour devenir performant.

Ces vagues de création institutionnelles sont incessantes dans la période. Le 13 mars 1754 est fondée à Saint-Petersbourg une banque d'Etat au capital de 750 000 roubles, bientôt porté à 6 millions, pour servir aux besoins de la noblesse. Premier établissement de crédit public en Russie, cette Banque de la noblesse devient vite profitable au Trésor. « La Couronne, explique un diplomate français, quelques années plus tard, fait des avances et des prêts à sa noblesse, mais c'est en monnaie de cuivre avec 6 % d'intérêt et à la charge de rembourser les capitaux et de payer les intérêts en or et en argent ; et la différence entre le cuivre et l'argent étant de 3 %, elle se procure un intérêt de 9 %, en échangeant un cuivre dont elle a une quantité immense en réserve avec l'or et l'argent que le commerce tire de l'Europe et de la Chine. »¹¹ La même année, l'Impératrice innove aussi en créant une banque foncière à l'usage de la noblesse, au destin provisoirement très précaire.

Le succès de ces Banques, en effet, n'est pas immédiat et les difficultés financières du Trésor inaugurent tragiquement le règne éphémère de Pierre III. Un oukaze de janvier 1762 prescrit la création d'une nouvelle banque d'Etat, au capital de 5 millions de roubles, chargée de mettre en circulation pour une somme identique des assignats. Mais l'avènement de Catherine II, femme de Pierre III, après l'assassinat de ce dernier, le 1^{er} juillet de la même année, date prévue pour l'ouverture de la banque, diffère l'exécution de ce projet.

Malgré ce retard, le règne de la Grande Catherine ouvre une nouvelle page de l'histoire financière de la Russie.

¹¹ Archives du ministère des Affaires Etrangères (AAE) : M.D., Russie, vol. II : Finances de la Russie, s.n., 26 août 1773.

L'impératrice Catherine décrit elle-même la situation des finances russes lorsqu'elle prend le pouvoir et son intention d'édifier durablement une saine politique monétaire :

« La Monnaie, depuis le tsar Alexis Mikhaïlowitch, appréciait la circulation du numéraire à 100 millions de roubles, dont 40 millions étaient réputés sortis à l'étranger en espèces, attendu qu'en ce temps-là l'opération des traites était encore chose inconnue ou peu usitée (...) Les 60 millions d'espèces sonnantes et trébuchantes restés dans le pays étaient de 82/96 jusqu'à 63/96, le bronze de 40 à 32 roubles au poud... »¹²

Le débat s'installe donc d'entrée de jeu sur la place publique et déborde les frontières. La Russie devient, plus que dans les décennies antérieures, le laboratoire politique, économique et financier de l'Europe des Lumières. Les témoignages contemporains sont nombreux et les récits, déclarations et opinions des acteurs et des spectateurs ont souvent été conservés dans les archives. Les textes qui suivent illustreront cette course de la Russie aux innovations financières, la plupart sont, à ce jour, inédits.

LE SCEPTICISME DES OBSERVATEURS EUROPÉENS

194

Ainsi, quelque trois ans plus tard, un mystérieux observateur français commente les propos liminaires de Catherine II, d'un ton comme goguenard : « 60 millions de cuivre répandu dans l'Empire, qui a toujours perdu 2 à 3 %, ont fait qu'il n'y avait qu'un pas de là au papier qui n'est rien. La Couronne retire au fur et à mesure une partie de la monnaie qu'elle travaille à rejeter sur la noblesse. Dans ses besoins urgents, il lui est plus aisé de lâcher des billets, que de faire l'autre, qui demande du soin, du temps et des avances... Mais pour le Russe, c'est à peu près la même chose et dans le fond s'il raisonnait et qu'il vit combien peu les espèces fines et de cuivre ont d'effectif, il concluerait qu'il est engagé à accorder au factice, un peu plus que la confiance onéreuse qu'il donne au réel. »¹³

En 1767, l'auteur anonyme d'une « Description politique de la Russie » donne un « Etat des dépenses que l'Impératrice a faite depuis cinq ans et demi qu'elle est sur le trône » et présente quelques observations, plutôt pessimistes, sur la santé réelle des finances russes. Il signale comme premier indice du désordre financier, la banalisation de l'utilisation des épargnes faites dans chaque partie de l'administration, autrefois réservées aux besoins

¹² Cité in : A. Koulomzine, Recueil de la société imp. Hist. Russe, vol. XIII, (documents pour servir à l'Histoire financière sous Catherine II).

¹³ AAE : M.D., Russie, vol. XIII ; Mémoires sur les finances de la Russie, s.n., 1772-1773 (?).

extraordinaires ; de même, explique-t-il, à plusieurs reprises, les paiements généraux n'avaient pu être effectués « aux termes prescrits par des lois de tous temps invariables », phénomène jusqu'alors inconnu. Enfin, l'altération de la monnaie, la réunion des biens du clergé au domaine, l'augmentation des droits sur le papier timbré... constituaient autant de signes supplémentaires de la nécessité et non de l'ordre des deniers publics.

« Ainsi, conclut-il, quoique Catherine II paraisse d'abord avoir pu faire des plus grandes réserves que l'impératrice Elisabeth à raison de l'augmentation de ses revenus, on ose assurer que ses finances ne sont point actuellement dans un aussi bon ordre, et qu'elle serait moins en état de s'engager dans une guerre ; car l'augmentation des dépenses, qui seraient inévitables dans cette circonstance, deviendrait impossible soit parce qu'il n'y a plus actuellement moyen d'y pourvoir soit parce que les remises que le gouvernement serait obligé de faire au-dehors seraient réduites presque aux deux tiers de leur capital par l'altération de la monnaie et par la différence du change... »¹⁴

Les besoins de la première guerre contre la Turquie ne tardèrent pas à vérifier la justesse de ces vues. Les 20 millions de roubles supplémentaires obtenus par une augmentation de 20 % des impôts ne suffisant pas, le gouvernement dut recourir à des emprunts à l'étranger (pour un montant total de 17,5 millions) et, dans ce contexte d'urgence financière, l'Impératrice reprit le projet de son défunt mari et créa une monnaie de papier. Le « Manifeste du 12 décembre 1768 », suivi, le 29 décembre, des « Réglemens concernant les Banques de Saint Petersburg et de Moscow, pour le change ou escompte des billets de la Couronne » règlent l'opération, première financière dans l'Europe tout entière, du moins dans ces proportions¹⁵. Dans le droit fil de l'expérience de Law qui avait tant passionné la Russie, les assignats ou billets émis par les nouvelles institutions ne représentaient pas toutefois un véritable papier-monnaie, dans toute l'acceptation moderne du terme, puisqu'ils étaient échangeables contre du numéraire.

Le texte du Manifeste, traduit par l'ambassade de France, expose nettement les motifs et les principes du système de Catherine.

« Il est difficile dans un Empire aussi vaste que celui de Russie, de procurer des moyens suffisants, pour la circulation et le change des monnaies, c'est de là cependant que dérive en grande partie, la prospérité et l'état florissant du commerce. L'immense étendue de notre Empire occasionne à cet égard plusieurs inconvénients, que ne peut négliger toute administration sage, dont les vues principales doivent tendre à éloigner et à

¹⁴ AAE : M.D., Russie, vol. XI ; Description politique de la Russie servant à faire connaître l'état actuel des forces du souverain, et les richesses de la nation, s.n., 1767.

¹⁵ AAE : M.D., Russie, vol. XI.

détruire toutes les causes qui gênent la circulation de l'espèce numéraire, ou qui porte obstacle à la commodité publique et au lieu général ; en partant de ce principe, nous avons cru qu'il était de notre devoir d'entrer sérieusement dans la considération d'un objet si essentiel afin de le régler suivant les besoins de l'Etat et à l'avantage de l'Empire que Dieu nous a confié. Il est évident, et l'expérience le démontre tous les jours, que la pesanteur du cuivre en rend le change incommode, le transport très pénible et sujet à plusieurs inconvénients, surtout dans les provinces éloignées ; les pays étrangers nous offrent l'exemple de certains établissements, connus sous le nom de Banque qui font évanouir toutes ces difficultés et procurent la facilité de change de monnaies, pour toutes les sommes ou capitaux que l'on veut faire passer d'une province à l'autre. A la faveur de ces banques, des billets ou assignations accrédités, remplacent parmi la nation la monnaie courante dont le change devient par là facile et sauve toutes les difficultés de la conversion. Après avoir appliqué toutes ces considérations à l'étendue de notre Empire, nous avons senti combien il était nécessaire d'y former un établissement qui réunisse tous les avantages dont nous venons de parler ; à ces causes nous nous sommes déterminés avec plaisir à y ériger une banque pour le change des monnaies, voulant par ce moyen donner une nouvelle marque de notre sollicitude et de notre tendresse maternelle envers chacun de nos fidèles sujets. Nous avons donc établi, à commencer du 1^{er} janvier 1769 et nous établissons à Petersbourg et à Moscou deux banques, pour le change ou l'escompte des billets ou assignations de la Couronne, qui seront distribués à nos dicastères et à nos différents comptoirs, jusqu'à la concurrence, et jamais au-delà de la somme qui se trouvera en argent comptant dans les deux banques de Saint Petersbourg et de Moscou. Ces billets de banques ou assignations de la Couronne ayant cours, ainsi que l'argent dans toute l'étendue de notre Empire et seront toujours acceptés dans toutes les dicastères ou comptoirs, au lieu et place de la monnaie courante, sans aucune opposition et sans difficulté. Nous ordonnons au surplus que quiconque aura désormais un paiement à faire à notre caisse ne pourra donner en paiement qu'un seul billet de banque de vingt-cinq roubles, à chaque forme de cinq cents roubles. Tous ceux qui auront des billets de banque ou assignations de la Couronne pourront en tous temps en recevoir à la banque la valeur en argent comptant de manière cependant que les billets de la banque de Moscou seront escomptés par ladite banque et que les billets de Saint Petersbourg seront également escomptés par la banque de Saint Petersbourg.

Nous avons prescrit à ces deux banques des règlements en vertu desquels le change des billets de la Couronne se fera sans délai et sans la moindre difficulté. Il sera envoyé à chaque dicastère et à chaque comptoir autant de billets de banque que de besoin et ces dicastères ou comptoirs donneront en

échange de l'argent comptant. Tous les billets de la Couronne qui seront présentés à la banque seront escomptés sur le champ.

Saint Petersburg, le 12 décembre 1768. »

Cependant, les sages dispositions de ce texte impérial ne sont guère respectées et bientôt l'inflation prend le rythme rapide de l'émission des assignats. Le gouvernement avait d'abord voulu n'en répandre que pour 1 million de roubles, mais dès la fin de la première année un observateur français rend compte d'une augmentation de près de 2 millions, suivie de nouvelles émissions qui dépassent toutes les bornes.

« Le premier objet avait été de retirer insensiblement la quantité exhubérante de cuivre en circulation, le second l'a fait oublier et l'unique a été de trouver une ressource inépuisable pour les besoins urgents de la guerre, de l'État et de la générosité la plus fastueuse. »¹⁶

Les analystes contemporains cherchent à déterminer le nombre de billets en circulation et posent différentes hypothèses de calcul. La première suppose que « chaque banque possède un numéro à part et n'en suit qu'un pour tous les billets, en prenant depuis le numéro 1, 2, 3... jusqu'à 100 000 pour ceux de 25, de 50, de 75 et de 100 roubles »¹⁷. Selon ce calcul, « si l'on dispose d'un billet de 100 roubles qui est le cent millième, d'un semblable de 25, d'un de 50, alors qu'il n'y a qu'à faire leur somme et l'on a le total du capital en circulation ». Mais, si au contraire, l'on retient l'hypothèse d'un seul numéro pour les deux banques et pour tous les billets, il ne reste qu'à doubler. Dernière solution, chaque banque et chaque classe de billets a son numéro particulier...

197

Ces statistiques semblent essentielles à l'examen du système tant que le nombre des billets restait raisonnable, puisqu'elles permettaient d'en connaître l'étendue mais elles devinrent rapidement dérisoires au gré des émissions successives.

Il devint clair pour les observateurs que l'Impératrice avait « attiré à elles toutes les espèces circulantes et qu'elle (avait) surpassé le total, dans les nécessités les plus urgentes, sauf à reverser par ses paiements, les fonds qui lui rentraient d'ailleurs et dont une plus longue absence eût causé un bouleversement »¹⁸.

Certains témoignages offrent cependant une appréciation moins défaitiste de la situation des finances. L'agent diplomatique ou voyageur français, auteur anonyme d'un mémoire intitulé *Finances de la Russie*, écrit en septembre 1773 que « l'homme le plus en état de faire l'évaluation de la

16 AAE : M.D., Russie, vol. XIII ; Mémoire sur les finances de la Russie, s.n. 1772 (?).

17 Les billets de 75 roubles furent rapidement retirés de la circulation en raison de la trop grande facilité qu'il y avait à les contrefaire en échangeant dans les billets de 25 roubles le 2 en 7.

18 AAE : M.D., Russie, vol. XIII ; Mémoire sur les finances de la Russie, jam. cit. supra.

quantité de ces billets prétendait l'hiver dernier qu'elle n'excédait pas 18 millions de roubles. Qu'en cuivre et en fer on trouvait dans les dépôts de la Couronne la valeur de cette somme, et que si la guerre cessait, il ne serait point impossible à l'aide de ce cuivre et de ce fer d'établir des comptoirs d'escompte où l'on recevrait en or et en argent la valeur des billets qu'on voudrait réaliser »¹⁹.

LA PRIMAUTÉ DE LA MONNAIE FIDUCIAIRE

Les premiers résultats de cette vaste opération se vérifièrent tout d'abord dans une réduction sensible du revenu que l'Etat tirait de la douane ; la moitié étant payée en billets, la Couronne vit entrer en billets ce qu'elle tirait autrefois en argent ou en cuivre. A ces pertes venaient s'ajouter celles subies en raison de l'altération et du change défavorable.

« Selon une analyse faite en Hollande, écrit l'un des témoins, il a été reconnu que les anciennes monnaies impériales avaient une valeur intrinsèque de plus de 48 livres arg. de fr., et que celles de ce temps-ci en 1773 n'en valent pas plus de 25 et quelques sous. »²⁰

Dans un premier temps, et de façon apparemment paradoxale, différents facteurs contribuèrent à soutenir le cours des billets. Les prêts concédés à la noblesse par la Couronne empêchèrent une suppression totale de la masse de cuivre en circulation, largement utilisé pour les transactions intérieures et dont l'embaras du transport plaidait en faveur du papier ; les négociants préféraient les billets qu'ils ne gardaient qu'un instant entre les mains ; enfin, la disette d'or et d'argent contribuait encore à empêcher la chute des billets.

Ainsi, observe un agent français, « pour pousser les billets à un déchet, il faudrait que le citoyen n'eût pas la ressource de les changer contre du cuivre, ou que l'abondance de l'or et de l'argent réduisit celui-ci à sa valeur intrinsèque, ce qui est impossible, attendu qu'on en manque essentiellement, ou que ce qu'il y en a est battu au titre et au poids le plus bas »²¹. Ce même observateur souligne la nécessité d'une limitation de la somme des billets en circulation que la Russie n'est pas en mesure de supporter et remarque qu'il conviendrait de retrancher de la circulation les billets en excès, dont il fixe le plafond à 40 millions de roubles.

« Que si tout n'est pas employé qu'on le garde dans les coffres pour s'en servir au besoin ; le prince est à peu près comme un banquier qui aurait des

¹⁹ AAE : M.D., Russie, vol. II ; Finances de la Russie, s.n., septembre 1773.

²⁰ AAE : M.D., Russie, vol. II ; Finances de la Russie.

²¹ AAE : M.D., Russie, vol. XIII ; Mémoire sur les finances de la Russie.

lettres de change toutes prêtes à rouler sur la place quand ses affaires et son crédit l'exigeraient. Quand il passe les limites de la circulation, c'est un emprunt qu'il fait sans intérêt, il va au plus pressé et le remboursement s'opère lorsque les tributs font refluer chez lui ce même emprunt et l'acquittent ; ainsi de suite, ce manège peut durer quelque temps, pallier l'impuissance, faire honneur au-dedans et au-dehors à des engagements excessifs, mais il ne peut guère aller au-delà d'un certain nombre d'années. Il mine et épuise insensiblement les facultés ; c'est une lime sourde qui peut finir par tout ronger... »²²

Dès 1772, le gouvernement russe cherche des solutions pour mieux gérer le dispositif monétaire et financier. L'ouverture de comptoirs d'échange qui paient les assignats en cuivre est une première mesure qui permet de fournir la menue-monnaie nécessaire aux transactions quotidiennes. Un oukaze du 10 janvier 1774 limite les émissions d'assignats à 20 millions de roubles, il est vite violé par les appétits de la guerre contre la Turquie. En 1777, la création de nouveaux comptoirs d'échange tentera encore d'endiguer la pression du flot des émissions d'assignats.

Sur les 48 millions de roubles que coûte la guerre de Turquie, 20 millions furent fournis par l'impôt, 10 par les assignats et le reste, en large part, grâce à des emprunts étrangers. Les Hollandais sont les principaux prêteurs, à partir de 1769 et pour un montant cumulé de 56,5 millions de florins, à la fin du règne. Les banquiers de Gènes préfèrent l'équivalent de 5 millions de florins entre 1778 et 1791.

199

DETTE PUBLIQUE ET SYSTÈME DE CRÉDIT

Cette pratique, nouvelle au regard des montants, inaugure une situation inédite d'endettement. La Russie qui avait longtemps ignoré les charges douloureuses de la dette publique découvre bientôt les risques des conversions devant la disette et les charmes du calcul de l'amortissement.

Aussi, dans sa recherche obstinée des martingales d'une politique financière, Catherine II s'intéresse également aux ressources que pourraient procurer les toutes nouvelles techniques de la prévoyance associées à l'amortissement. Les perspectives sont d'autant plus attractives qu'à l'exemple de maints pays du Nord, la Russie est munie d'institutions de bienfaisance. Nombre de savants européens adressent des propositions à l'Impératrice ou viennent sur place à son invitation. Le Suisse Euler étudie ainsi l'amélioration des Caisses des veuves, Caisses de prêts et autres

²² AAE : M.D., *Russie*, vol. XIII ; Mémoire sur les finances de la Russie.

institutions de bienfaisance dont les produits pourraient alimenter le Trésor. Il invente à cette occasion le modèle de la rente croissante²³. Ces travaux favorisent la création, bien avant de nombreux pays de l'Europe des Lumières, d'une institution centrale et depositaire²⁴. Une Caisse de prêts, associée à la Caisse des dépôts des enfants trouvés, célébrée par Diderot, est mise en place en 1772. Elle s'inscrit dans l'ensemble du dispositif monétaire de 1768 et doit favoriser la circulation et la banalisation du papier. La Caisse des dépôts et des prêts est bientôt jumelée à la Banque de la noblesse et continuera son action jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Exilé, Herzen opère encore des transactions sur cette caisse, à Paris en 1848.

Selon les prescriptions des premiers projets élaborés à cette époque en Europe, et en France particulièrement, Catherine II conjugue délibérément le crédit public et la prévoyance et l'on voit bientôt, dans les provinces, les nouveaux « bureaux de l'assistance publique » jouer le rôle de banques complémentaires, entre la caisse hypothécaire et le mont-de-piété.

Lors des diverses réformes intérieures, vers 1775, créant les gouvernements, districts et arrondissements, l'Impératrice décide de la publication annuelle, qui débutera en 1781, de tableaux de la situation financière dont les chiffres demeurent aujourd'hui des sources d'information et dont l'élaboration servira, au siècle suivant, de motif à de nombreux personnages de roman.

En 1786, le manifeste du 28 juin organise définitivement le crédit intérieur en prenant, contre l'usure, des pratiques autoritaires. Un maximum légal de 5 % est établi pour les prêts aux particuliers comme pour les créances sur l'Empire.

Ce même manifeste règle également la situation monétaire et fixe à 100 millions de roubles l'émission des assignats. Cette dernière décision entraîne une dépréciation des assignats, accompagnée d'un change défavorable et d'une augmentation des prix des denrées. La même année, poursuivant sa course aux innovations financières, la Russie restaure l'éphémère banque foncière de 1754, sous le nouvel intitulé de Banque d'Etat pour emprunts, au capital de 33 millions de roubles. En contrepartie nécessaire aux opérations de prêts, cette banque fut autorisée à recevoir en dépôts les sommes que lui confiaient les particuliers et afin de prévenir toute défiance, il fut décidé qu'aucune somme déposée à la banque ne pourrait être passible de séquestre ou de confiscation.

23 Cf. J.-M. Thiveaud, « La gestation séculaire de l'Etat depositaire », in REF, numéro hors-série La Caisse des dépôts 175 ans, octobre 1991.

24 Cf. Véronique Lassalle, « Les Caisses des dépôts russes », in REF, numéro hors-série La Caisse des dépôts 175 ans, octobre 1991.

Un siècle après l'avènement de Pierre-le-Grand et la « débarbarisation » puissamment entreprise par ce prince, la Russie avait rejoint l'Occident, au moins dans l'ordre apparent des structures financières. Souvent de façon autoritaire, mais avec aussi une opiniâtre boulimie d'apprendre, le pays s'était ouvert à toutes les innovations, institutions de crédit, amortissement, assignats ou techniques de la prévoyance.

Séduite par cette grande utopie de l'argent, par ce rêve d'un bonheur universel fondé sur le crédit qui traversent le siècle, la Russie qui ignorait tout ou presque des finances et de la monnaie, cent ans avant, est devenue une terre du lucre, en même temps qu'une puissance financière.

« Nous avons été à même de nous convaincre, écrit la Grande Catherine, dans l'un de ses derniers oukazes, à quel point la corruption s'est accrue dans notre Empire. Que si quelqu'un recherche une place ou se défend contre une calomnie, il paie. Porte-t-il lui-même une calomnie sur son prochain, c'est par l'argent qu'il s'efforce de réussir ses menées artificieuses... Plusieurs magistrats ont converti en marché le ministère de la Justice, etc. »

À la mort de Catherine II, en 1796, les excès de la Cour, cette corruption installée partout laissent une situation des finances déplorable mais l'édifice institutionnel et réglementaire reste en place et pour longtemps. Même si Paul I^{er} s'applique à détruire maintes constructions de sa mère, il ne modifie guère le système financier.

201

Tôt instruite par Law, la Russie du XVIII^e siècle, celle des Tsars comme celle des Vieux-Croyants, a vu dans le papier-monnaie la véritable corne d'abondance et cette singularité, en avance sur les expériences européennes, imprime, je crois, un caractère durable dans la culture russe de l'argent. La somme du papier en circulation, à la mort de la Grande Catherine, était considérable, plus de 157 703 000 roubles, et elle augmente dans le règne suivant.

La Russie est bien la première en Europe à décréter ainsi la primauté de la monnaie fiduciaire, à intégrer dans sa politique financière ce que le ministre de Catherine, le prince Wiazemsky, appelait « le ménage au papier ». Le débat sur les avantages et les inconvénients du papier-monnaie continuera d'occuper l'Europe et l'Amérique pendant longtemps, mais la Russie a vite éludé la discussion théorique en pratiquant.

Quelles sont les conséquences aujourd'hui de cette tradition que les économistes, il y a cent ans, jugeaient « malsaine », je laisse le soin de l'interprétation à nos monétaristes savants.

Certains ont remarqué l'intérêt presque nul de Lénine pour les questions monétaires, se bornant, dans ses œuvres abondantes, à quelques rares citations de Karl Marx²⁵. Pierre-le-Grand, Catherine II ou les Vieux-Croyants auraient-ils, en les adoptant, placé les techniques de l'Europe financière au cœur de ce dédoublement immémorial de l'âme russe ? Au XIX^e

siècle encore, finances et monnaie semblent en effet se développer entre la figure du Christ et celle de l'Antéchrist, entre Apocalypse et nihilisme, au rythme du cours forcé, pour choisir, en 1897, le culte éphémère du rouble-or contre le vieux « ménage au papier ».

Au terme de cette promenade dans cet univers étrange et captivant, « de l'autre côté du miroir russe », je ne peux m'empêcher de songer à la réserve ironique de Marx qui associait souvent le papier-monnaie à l'histoire fantastique de Peter Schlemihl, le héros du conte romantique de Chamisso, l'homme qui avait vendu son ombre contre la bourse d'or de Fortunatus ?²⁶

25 A. Tiran, « Lénine, la monnaie, la valeur », in *Cahiers Monnaie et finance*, Lyon, 1990.

26 Je tiens à remercier mon ami Marc Shell de cette indication. Cf. *Marc Shell, Money, Language and Thought*, University of California Press, Berkeley, 1982.